

Les ravages du nominalisme sur la métaphysique et l'anthropologie occidentales

Par Benoît Patar

Mesdames et Messieurs, mes chers amies et amis,

Cela fait mille ans que cela dure, depuis saint Anselme de Canterbury, qui réfléchissait sur la notion de Dieu jusqu'à aujourd'hui où l'on s'interroge gravement sur l'interrogation elle-même sans aller beaucoup plus loin. Cette conférence porte sur le nominalisme, c'est-à-dire sur la façon dévergondée d'entendre les noms. Je viens de dire les noms et non pas les mots, car, vous le savez sans doute, tous les mots ne sont pas nécessairement des noms. Le mot *patatra*, par exemple, n'est certainement pas un nom, mais une onomatopée qui évoque un bruit, le reproduit, sans désigner rien d'autre. De leur côté, les articles, les démonstratifs, les relatifs, les adverbes, les négations, sont ce que les logiciens médiévaux appelaient des syncatégorèmes, dont le rôle dans le langage est de nuancer la phrase et de préciser les catégorèmes, c'est-à-dire les noms. Mais mon propos ici n'est pas de vous donner un cours d'introduction à la logique, comme ont dû parfois le subir avec une rare bienveillance mes étudiantes et mes étudiants!

La réflexion sur la signification du langage a commencé principalement avec Pierre Abélard qui voulait savoir, malgré ses démêlés orageux avec saint Bernard et ses amours passionnées avec la belle Héloïse, ce que signifie un terme universel dans un discours, autrement dit quelle est la consistance ontologique d'un terme abstrait de portée universelle. Consistance ontologique, je veux dire par-là la solidité existentielle d'un nom dont on sait qu'il n'a pas d'équivalent réel. Par exemple, le nom *humanité* ne renvoie pas à une réalité qu'on puisse saisir, voire qu'on puisse toucher. En effet, on n'a jamais vu une humanité se promener dans la rue. Un homme et une femme, oui, mais pas une humanité ! Il y a donc dans le langage des termes très signifiants qui ne correspondent pas directement à une présence immédiate. Maître Pierre s'est opposé à ceux qui voulaient insérer dans le réel des fragments de signification, eux que j'ai appelé dans mon *Dictionnaire des philosophes médiévaux* les *réistes*, tout en soulignant le caractère construit du langage.

Cent cinquante ans plus tard, apparaît Guillaume d'Ockham, un Anglais du sud de l'Angleterre, qui fait de la logique la science fondamentale en ceci qu'elle explique le réel sans le représenter. Il introduit ainsi une fracture entre ce qui est perçu singulièrement et l'énonciation qui en rend compte. Il privilégie dès lors, dans l'activité cognitive, la perception sensible des choses et opte pour, comme le dit si bien Gilles Meilleur dans son *Autobiographie critique*, « l'autarcie du discours mental », le réel au fond étant refabriqué par le sujet pensant. Ce faisant, il prépare les interventions plus tard de David Hume et d'Emmanuel Kant (XVIII^e siècle), aux yeux de qui l'activité intellectuelle est une restitution approximative de la connaissance sensible. En ultime instance, Maître Guillaume est un prophète de l'empirisme, à savoir cette attitude philosophique qui confond le réel avec l'expérience sensible ou, plus largement, avec la science expérimentale. Traduit autrement, son nominalisme consiste à ne voir dans les noms que des restitutions intelligentes et éloignées du réel, puisque le réel à ses yeux, c'est exclusivement l'expérience sensible. Ce faisant, il conteste le discours métaphysique, brisant, comme le disait mon vénéré maître Van Steenberghen, « d'une manière irrémédiable l'unité de la connaissance humaine, puisque [...] l'expérience et la pensée conceptuelle ne sont plus reliées que par un lien fragile ». Ce qui n'est pas le cas de son contemporain Jean Buridan, ou du disciple de celui-ci Nicolas Oresme, qui va beaucoup moins loin et qui reprend à son compte dans une large mesure la conception de Thomas d'Aquin et d'Aristote aux yeux de qui il n'y a rien dans l'intellect qui n'ait été auparavant dans le sens (« nihil est in intellectu quin prius fuerit in sensu »), mais de façon étroite. Pour Maître Thomas, le concept est issu de l'expérience sensible par un phénomène d'abstraction que développe l'intellect. Buridan reprend à son compte ce point de vue, mais souligne en même temps que le langage a aussi une assise sociale dans son expression écrite et parlée, tout en étant étroitement lié au sensible enregistré par l'intellect.

La conception d'Ockham privilégiant l'expérience sensible à l'exclusion de l'intelligible, ou plus exactement séparément de l'intelligible, sera reprise à sa façon par Francis Bacon, puis David Hume, pour lesquels l'activité conceptuelle, autrement dit la logique, est une pure fabrication de la pensée, sans qu'il y ait nécessairement une connexion étroite entre elle et le sensible. Puis, ce sera Kant, qui parlera des formes à priori de l'entendement dans lesquelles viennent s'encaster nos activités

intellectuelles, confirmant ainsi la rupture entre le réel et le conceptuel. Le brave Kant, en bon luthérien qu'il était, s'efforcera de restaurer le spirituel et le rationnel à travers les exigences morales du comportement en société.

Je ne vais pas ici dresser le panorama des idéologies postkantienne du XIX^e siècle. Presque toutes sont d'origine allemande : Hegel, Schopenhauer, Marx, Nietzsche, Freud. Dans toutes survit une sorte d'idéalisme qui insiste sur le caractère factice et élaboré du discours. Suivront, au XX^e siècle, Husserl et Heidegger, et surtout les penseurs français qui s'en inspireront et produiront une théorie de la connaissance d'où sont exclues toutes les notions métaphysiques traditionnelles telles que les notions de cause, de nature, d'être, de bien. Rapidement s'est répandue au dernier quart du vingtième siècle et au premier quart du vingt et unième dans les universités américano-saxonnes l'idée que le langage est un instrument arbitraire érigé à partir des données sociales, sous l'influence de l'impérialisme culturel que nous ont légué les strates économiques et les pouvoirs qu'elles secrètent. Influencés par des penseurs français tels que Liotard, Foucault, Derrida, nos contemporains en sont venus à dire que toute verbalisation est *ad libitum*, c'est-à-dire est librement convenue selon les courants sociaux et les desiderata moraux qui prévalent. (Je tiens à faire remarquer ici que les médiévaux comme Buridan disaient que le langage est *ad placitum*, autrement dit selon le plaisir non pas de l'individu qui l'utilise, mais du lieu social et historique qui l'a constitué. Le langage est conventionnel suivant le lieu, l'époque, où il voit le jour. Au Québec, le mot *gosse*, par exemple n'a pas tout à fait le même sens qu'en France ou en Belgique !)

Pourtant il existe dans le langage des contraintes qui excluent l'arbitraire. Il est impossible, en effet, de dire en même temps qu'une chose existe et qu'elle n'existe pas. C'est le principe de non-contradiction implicite au discours, principe qu'aujourd'hui, hélas, on abandonne volontiers. En fait, tout discours contient sa propre restriction, quel que soit le niveau où on l'utilise. Dire, par exemple, que tout est relatif, fût-ce par Einstein, implique nécessairement une interruption de la proposition qui l'affirme, car, pour être énoncée, celle-ci a besoin d'être absolue, c'est-à-dire de ne pas être relative, pour avoir quelque sens. Il y a au moins une chose qui n'est pas relative, c'est le fait de dire que Tout est relatif. Le contenu dénature le contenant.

Mais le marxisme et le freudisme qui ont marqué notre époque et nos penseurs n'en ont cure. Selon eux, le principe de non-contradiction est lui-même issu d'une contradiction sociale ou subconsciente, le langage relevant d'une association de sens issue du contexte social ou psychologique.

Vous voyez tout de suite où je veux en venir. Dès que les assises du langage, c'est-à-dire la réalité, sont abolies, on en arrive rapidement au subjectivisme systématique et au relativisme. La morale se disperse et la notion de nature s'évanouit. On bousille en quelque sorte les repères du bien et de la justice. Mais, attention, il ne faut pas croire pour autant que les promoteurs du nouveau langage ou de la nouvelle morale abandonnent les notions de bien et de mal. C'est tout le contraire, hélas, qui se produit. Le bien et le mal sont plus que jamais présents, mais sont définis en fonction de la pensée et de l'appartenance sociale de ceux qui les définissent, et ils sont d'autant plus affirmés qu'ils sont réinventés. C'est le retour des interdits au détriment de la liberté de conscience dont ces promoteurs se sont prévalus, car les noms dorénavant ont une valeur magique et ne désignent plus le réel mais l'intentionnalité, voire l'imaginaire, de ceux qui les profèrent.

Vous direz que j'enfonce des portes ouvertes. Nenni. Les exemples ne manquent plus dans la vie courante. Vu mon passé d'économiste patenté, je peux vous citer un cas énorme de nominalisme dont personne ne parle jamais et qui a trait à l'activité économique. Quand le 15 août 1971, le président Nixon déclarait le dollar inconvertible en or, réalisant ce que l'on appelle le cours forcé, il entraînait le monde entier dans le nominalisme monétaire. La monnaie américaine devenait la valeur universelle de paiement sans s'appuyer sur rien si ce n'est sur le nom *dollar US*. Bien sûr, cela repose théoriquement sur la puissance économique des États-Unis pourvu qu'elle dure (pourvu que ça dure, disait la mère de Napoléon !). Aujourd'hui que les États-Unis sont endettés jusqu'au cou (400 000 milliards de dollars), maintenant que la réalité les rattrape, le nom *dollar* perd peu à peu de sa crédibilité et de sa fiabilité. Qu'est-ce qu'il adviendra ? Je crains le pire.

Je viens de donner un exemple monétaire de nominalisme. Mais on pourrait faire appel à la publicité où le nominalisme triomphe sans vergogne. Dans un message publicitaire, c'est moins le produit qui est mis en valeur que le nom de la marque qui le vante et est répété à satiété. À tel point que le consommateur est subjugué.

Une autre conséquence de cette rupture entre le réel perçu et l'intellect qui en rend compte, c'est l'apparition d'un certain fidéisme, c'est-à-dire cette propension à ne justifier les réalités métaphysiques et spirituelles que par le recours exclusif à la foi. En effet, si le principe de causalité, par exemple, est mis entre parenthèses pour justifier l'existence de Dieu, puisque ce principe n'est qu'un nom, la seule issue qui reste au croyant face à l'incroyant, c'est de se justifier par l'argument de la foi. Tu n'as pas la foi, dira le croyant à l'incroyant, tu ne peux pas comprendre. Même si cette assertion est plus ou moins vraie, elle rend fort contrarié le dialogue entre les deux et impossible l'approche métaphysique. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si Luther et Calvin ont insisté sur la *sola fides* en vertu de la *sola scriptura*. Ce qu'il y a de bancal dans ces prises de position, c'est le mot *sola*, qui exclut tout recours, par exemple, à la réalité des sacrements et laisse la place à l'interprétation des homélistes pour redéfinir le sens. C'est le règne du baratin évangéliste. Dans ce cas, on peut répéter le dicton latin *verba volant* (les paroles s'envolent) ! Étienne Gilson va plus loin dans son ouvrage *La Philosophie au Moyen Âge*. Pour lui, le nominalisme d'Ockham, et à fortiori de ses sectateurs, évacue la raison fondée sur le réel du comportement moral. Dieu dans ce cas n'est plus tenu à la non-contradiction comme le pensait saint Thomas d'Aquin, mais il peut librement déclarer moral le meurtre ou l'adultère, puisque le discours, dans cette optique, est une pure invention de l'intellect sans rapport immédiat à la réalité.

Une autre forme de nominalisme est le nominalisme politique, comme on a pu le rencontrer dans la pensée soviético-russe et dont un certain marxisme de stricte observance présent dans certains partis que je ne nommerai pas nous casse les oreilles. Je ne vous apprendrai rien en vous évoquant les différentes mutations du mot *démocratie*, qui, depuis des décennies, désigne simultanément une chose et son contraire. Plus nominaliste que ça tu meurs ! On peut même se demander aujourd'hui si ce n'est pas le propre de l'activité politique d'asservir la vérité du discours à l'utopie des revendications !

On peut même ranger dans ce nominalisme équivoque un certain discours religieux qui nous envoie par la tête des termes comme *cléricalisme*, *synodalité*, *œcuménisme*, *dialogue interreligieux*, *réforme liturgique*, et j'en passe, alors que l'on sait très bien qu'ils signifient n'importe quoi dans n'importe quel sens. Leur seul mérite est qu'ils viennent d'en haut. Et chacun sait que plus les choses tombent de haut, plus elles se cassent la margoulette ! Et que dire de la notion d'*âme* dont ce séminaire se

préoccupe. Le nominalisme tel qu'il sévit parfois dans l'Église, ne la reconnaît pas toujours et même souvent la biffe. Par exemple, lorsque, dans l'Évangile, Jésus dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? », la traduction retenue par les experts liturgiques est immanquablement « à perdre sa vie » au lieu de « à perdre son âme ». La notion d'âme appartient au passé dorénavant, même si c'est bien le nom $\pi\sigma\chi\eta$ (psuchè) « âme » qui figure dans le texte grec de l'Évangile. On voit par-là que le nominalisme est foncièrement antimétaphysique et même anti-anthropologique. Toute la réflexion sur le corps et sur l'âme, sur la destinée humaine, est renvoyé aux calendes grecques. L'âme n'est plus qu'une idée véhiculée jadis, sans validité philosophique. Ce faisant, on débouche sur un antichristianisme presque déclaré, dont le post-modernisme est le porte-parole enthousiaste.

En est la preuve le wokisme qui pratique avec une bonne conscience infantile la séparation du sexe et du genre dans une confusion de tous les instants. Pour ce mouvement, la notion de création n'existe pas. Le seul créateur, c'est l'individu, qui détermine lui-même son sexe, c'est-à-dire son genre, car dorénavant le genre s'est substitué au sexe.

Dans tous ces cas, les noms sont au service de l'intoxication et n'ont plus rien à voir avec les choses, et, plus grave encore, avec l'histoire des choses et des êtres, et plus du tout avec la vérité.

Ce genre de nominalisme, il est certain qu'Ockham et Kant, pour ne citer que ces deux grands ténors de la pensée et de l'antimétaphysique, l'auraient désavoué énergiquement, même si leur pensée le présupposait. Nous aussi, nous le désavouons, mais pas pour les mêmes raisons, car nous pensons que le langage, y compris la logique, est au service de la vérité, c'est-à-dire exprime ce que sont les choses, les individus, les personnes. À vrai dire, le nominalisme est triste et est le fait d'une pensée incertaine et quelque peu dérèglée. La post-vérité, qui en est l'expression la plus achevée et qui s'efforce, consciemment ou inconsciemment, de démolir le rôle de l'histoire et le sens de la vie, a les jambes courtes, car elle oublie une chose essentielle : la présence de la raison et du bon sens, et surtout la présence de la grâce et de la joie dans nos vies.

Merci de m'avoir écouté jusqu'au bout.